

LE MALÉFICE DES GORGES

AU chapitre V, (p. 23) il a été question déjà des rapports des gorges avec la magie noire dont Constantine semble avoir été jadis — comme peut être encore aujourd'hui — un foyer d'une certaine importance.

Malgré toutes les belles réalisations architecturales modernes en vue de vaincre les profondeurs du gouffre, ce dernier n'a rien perdu de sa dangereuse puissance d'attraction sur les âmes déprimées par les coups durs de la vie.

Si les ponts nombreux et confortables facilitent la circulation, ils fournissent aussi aux candidats au suicide — en moyenne deux à trois par an — des points de départ aisés et sûrs pour le grand voyage d'où l'on ne veut pas revenir.

Il y a bien des documents humains à glaner entre les lignes des rapports de police dont la concision administrative ignore les nuances et les curiosités psychologiques. Il faut y suppléer avec une imagination avertie des problèmes psychiques, car les pitoyables épaves emportent le plus souvent jalousement leur secret dans l'abîme.

Les suicidés du Rhumel, victimes de ce que l'on peut appeler « le maléfice des gorges », peuvent être groupés en plusieurs catégories :

Les individus sujets à des crises de folie déclarée ou affligés de débilité mentale sont particulièrement sensibles à ce maléfice.

Les dissensions familiales avec les dépressions nerveuses qui en résultent y prédisposent plus spécialement des jeunes filles en mal de puberté ou que l'on veut marier contre leur gré (c'est, semble-t-il, le cas de la dernière en date de ces jeunes suicidées, morte le 7-4-1957) ainsi que les épouses délaissées moralement ou matériellement.

Il y a aussi le long et pitoyable cortège des jeunes amoureux déçus et désespérés, comme si la vie ne se chargeait pas de guérir les blessures du cœur, peut-être moins vite, mais tout aussi sûrement que la nature cicatrise celles du corps ! Les victimes de ces drames passionnels sont plus nombreuses parmi les Européens que parmi les Africains musulmans dont la vie sentimentale est en général moins compliquée et plus étroitement régie par la rigidité des principes coraniques.

En ce qui concerne les Européens, une place à part revient aux déracinés nostalgiques que le « mal du pays » rend réfractaires au milieu africain comme c'est le cas pour certains jeunes fonctionnaires ou de militaires en garnison. Ainsi, en septembre 1939, l'abîme sous les ponts de Constantine tenta la détresse de mobilisés métropolitains sachant leurs êtres chers menacés de toutes les horreurs de la « guerre totale ». Les « rappelés en Algérie » de l'époque présente font preuve de plus de sang-froid et les gorges, dont ils prennent de nombreuses photos du haut des ponts, les intéressent exclusivement au point de vue touristique.

Parmi les trépassés des gorges, il y a enfin les victimes d'actions criminelles. La sauvagerie du décor dantesque d'où, pour certains sujets mal équilibrés, se dégagent des envies et des hantises morbides, semble avoir été en certains cas un indéniable facteur de criminalité.

A l'appui de cette thèse l'on peut citer deux affaires de meurtre récentes dont la « Dépêche de Constantine » a donné les détails.

Le premier cas remonte à 1954 : Dans une maison au bord des gorges près de la mosquée de Sidi Rached habite un brave homme de tanneur dont la fillette — appelons-la Zohra — avait suscité les mauvais désirs d'un voisin, un jeune dévoyé que nous appelons Omar. L'enquête judiciaire établit qu'il s'agissait d'un sujet atteint de débilité mentale. Ce qui est certain, c'est que la sauvagerie du site et le voisinage immédiat de l'abîme n'étaient guère propices au jeune malade qui passait de longues heures à

contempler le fond du gouffre, ou bien à guetter la petite Zohra par dessus le mur de la courrette d'à côté. Un jour, profitant de l'absence du père de sa voisine, Omar enjamba la clôture et, comme Zohra lui résista, il l'étrangla. Le gouffre béait, tout proche. Le meurtrier y précipita sa victime, et ce n'est qu'après de longues recherches qu'on la repêcha dans les eaux boueuses du Rhumel.

Dans le deuxième cas, plus récent encore, il s'agit d'un pauvre hère que l'on connaissait bien dans le quartier du Bardo et de l'Avenue de Sétif parce qu'il effrayait les ménagères par les vociférations qu'il poussait en passant sous leurs fenêtres pour solliciter l'aumône. Un jour, on repêcha son corps dans le Rhumel également non loin du Pont du Diable. La police avait de bonnes raisons de supposer qu'une main criminelle le poussa par-dessus le parapet de ce pont qui doit son nom à la sauvagerie dantesque et, pour certains sujets, indubitablement maléfique du lieu.

L'HISTOIRE D'ALI, « L'OGRE DES GORGES ».

Les faits dont cette histoire s'inspire ont été recueillis auprès d'une ancienne Constantinoise qui, des fenêtres de son appartement meublé à l'indigène avec un goût raffiné, jouissait d'une vue magnifique sur le Rocher avec la mosquée de Sidi-Rached et l'entrée des gorges. La dame en question s'intéressait beaucoup à l'histoire et au folklore local et savait bien des choses qu'elle tenait en partie de sa fidèle vieille Fathma fort experte en histoires de tout genre que lui avait contées un très très vieux grand-père.

Les méfaits d'Ali, « l'ogre des gorges », remontent à l'épo-

que turque sous les derniers beys de Constantine.

Par son aspect déjà, Ali inspirait une répulsion insurmontable. Il était borgne, chassieux, et son nez avait été ravagé par une mauvaise tumeur. Cette disgrâce fut peut-être la cause première et déterminante de sa sauvagerie meurtrière. Par ailleurs, il était grand, d'une carrure impressionnante, et solide comme un roc. Sa profession avouée était la mendicité ; mais quand il ne mendiait pas à la porte des mosquées, Ali rôdait presque toujours dans ou autour des gorges qu'il connaissait mieux que personne.

Il s'y sentait chez lui. On le voyait parfois perché sur des rocs que l'on eût cru accessibles aux seuls vautours. Ignorant le vertige, il éprouvait là une ivresse sauvage qui comblait jusqu'aux derniers recoins de son âme ténébreuse. Longuement, il se plaisait à épier les profondeurs sonores de l'abîme et à humer les relents de proie qui s'en exhalaient.

Un ancien souterrain non loin du Pont du Diable lui servait de gîte et de cachette où il entassait son butin. Car Ali était aussi un voleur des mieux entraînés qui, à l'occasion, n'éprouvait pas le moindre scrupule d'égorger ou d'étrangler ceux qui lui résistaient. Quant aux femmes qui détournaient les yeux de sa laideur avec effroi, elles lui inspiraient une envie morbide, maniaque et jamais apaisée, malgré les satisfactions fréquentes qu'il tirait d'elles de gré et surtout de force chaque fois qu'une de ces malheureuses tombait entre ses mains d'étrangleur.

Son repaire recelait des richesses dignes de l'antre d'Ali Baba : bracelets, bagues, boucles d'oreilles, vêtements brodés, monnaies d'or trouvées dans les ruines ou dans les tombes romaines et qu'il serrait dans un coffre avec un nombre appréciable de bourses pleines d'argent dérobées avec une habileté incroyable aux visiteurs de la grande mosquée auxquels il tendait la main en psalmodiant d'une voix chevrotante les litanies de Sidi Abd El Kader, le patron des mesquines.

Mais l'antre d'Ali abritait encore d'autres trophées dont la contemplation le plongeait dans une délectation macabre : c'étaient les cadavres de suicidés plus ou moins momifiés qu'il avait ramassés au fond des gorges et dont il tapissait les parois de sa demeure. Mais certains d'entre eux étaient ses propres victimes. Il y en avait

de toutes conditions : jeunes, vieux, anciens et récents, des hommes, des jeunes femmes et même de vieilles édentées, hideuses à voir déjà de leur vivant.

Ses nombreux loisirs, Ali les passait à guetter les abords des gorges avec l'œil avide des vautours nichant comme lui dans les recoins de l'abîme. Dès qu'il avait repéré une silhouette humaine qui s'attardait à couper un peu d'herbe ou à rechercher une chèvre égarée, il se glissait avec l'adresse d'une panthère jusqu'à sa proie, la poussait dans le gouffre, ou bien, s'il y avait lutte, il l'étranglait et l'emportait dans sa tanière. Malheur à elle si la proie était une femme ; supplications et larmes, loin d'apitoyer le cœur de pierre de l'ogre, stimulaient encore ses ardeurs.

Un jour, Ali aperçut une fillette qui cueillait paisiblement des fleurs au bord de l'abîme en chantonnant de sa petite voix douce et fraîche comme une source dans un matin de printemps. La petite avait la chevelure toute blonde et elle frisait comme la toison de l'agneau nouveau-né.

Ali trouva tout cela si ravissant qu'il en oublia pour une fois ses instincts dépravés.

Soudain, la fillette vit surgir de l'abîme la hideuse figure de l'ogre. Elle ne poussa pourtant pas le cri de frayeur horrifiée que ce dernier attendait, mais elle le regarda, très étonnée seulement, de ses grands yeux limpides comme le ciel bleu. Les mains d'Ali, au lieu de se nouer autour du cou de l'enfant, se mirent à trembler.

— Comment t'appelles-tu, belle enfant ? questionna-t-il d'une voix mal assurée.

— Aziza, dit la petite, après quoi elle se remit à cueillir des fleurs.

— C'est un très joli nom... et qui veut dire « la chérie » balbutia Ali tout étonné de se sentir sans volonté et sans force devant cette fillette qui ne semblait pas voir sa laideur, veux-tu venir avec moi dans mon logis ? Il y a là-bas des fleurs bien plus belles que celles-ci et je t'y ferai voir de bien jolies choses.

La fillette regarda l'ogre de ses grands yeux où une vive curiosité s'éveillait.

— Quelles jolies choses ?

— Des bracelets d'argent, des bagues avec des pierres brillantes rouges, bleues et vertes, car je suis riche, tu verras... et j'ai aussi beaucoup de belles poupées dans mon logis.

— Des poupées ! s'écria la fillette en battant des mains, oh, je veux bien ! Et Ali, l'âme agitée de toutes sortes de pensées étranges et contradictoires, prit la petite dans ses robustes bras et l'emporta dans sa tanière.

En y pénétrant, Aziza, pétrifiée de stupéfaction devant les « poupées » momifiées tapissant les murs, ne vit pas le rictus de joie mauvaise avec laquelle Ali se retourna vers elle après avoir solidement barricadé son antre avec des poutres calées dans l'entrée.

— Et si je t'étranglais maintenant comme j'ai étranglé un bon nombre de ceux qui sont là ! Vois-tu, comme cela, et il approcha ses mains du cou de la fillette.

Aziza regarda son ravisseur avec de grands yeux effrayés et qui n'arrivaient pas à comprendre. D'un geste brutal, Ali la poussa sur son grabat.

— Non, tu ne peux pas me tuer, dit alors Aziza d'une voix très calme et confiante, parce qu'Allah qui

te voit, te punirait et te mettrait en enfer.

Ali hésita. Tant de candeur le stupéfiait. Il lui arrivait encore, certains jours, de faire la prière quand la voix du mouéddine de la mosquée de Sidi Rached éveillait l'écho des gorges. Un frisson de crainte parcourut son âme scélérate.

— Ah, tu crois qu'Allah... me voit... et qu'il pourrait m'envoyer en enfer ?... Après tout, tu as peut-être raison, petite ! Soit, ne pleure pas, je veux bien ne pas te tuer, mais à une condition : tu resteras avec moi, toujours, et tu seras ma petite épouse.

Aziza, en avalant ses larmes, acquiesça d'un mouvement de tête.

A partir de ce jour, une vie nouvelle commença pour « l'Ogre des gorges ».

Sa petite épouse se montra obéissante et docile en tout. Cependant, craignant qu'Aziza ne s'échappât en profitant de ses absences, il ne la quittait jamais sans proférer de terribles menaces et, de l'extérieur, il barricadait solidement son repaire.

Aziza passait son temps à préparer les repas. Ou bien elle se paraît des bracelets et des bagues accumulées dans un grand sac. Puis elle se drapait dans de riches haïks sans s'inquiéter de la provenance des taches brunes qu'elle y découvrait parfois. Elle s'habitua peu à peu aux horribles « poupées » grimaçant aux murs. Elle leur donna des noms et il lui arrivait de leur parler comme à des personnes vivantes. L'idée de s'évader hantait pourtant de plus en plus souvent son esprit, mais en imaginant la colère de son redoutable seigneur et maître, elle se sentait glacée de peur.

Cependant, un jour — on fêtait la fin du Ramadan et Ali



H. MARION

était parti de bon matin mendier à la porte de la grande mosquée — les gorges se firent toutes sombres et soudain un terrible fracas se répercuta dans les rochers. La lueur d'éclairs de plus en plus fréquents emplît la caverne. Tout à coup, les eaux du Rhumel se mirent à gronder, à monter, monter toujours plus haut. De gros blocs de rochers et des troncs d'arbres s'entrechoquaient avec des bruits angoissants et toujours plus proches, tandis que les éclairs éblouirent Aziza jusque dans le fond de la caverne où elle s'était réfugiée. Soudain l'eau jaillit au-dessus du seuil et un énorme tronc d'arbre défonça les poutres qui barricadaient la porte.

Saisie d'épouvante devant cette eau monstrueuse montant vers elle, Aziza ne réalisa pas tout de suite qu'elle était libre. Sur les flots déchainés qui emplissaient les gorges d'un grondement couvrant presque le fracas du tonnerre, elle vit arriver un âne, le ventre et les jambes en l'air. Alors, pour fuir l'eau qui montait rapidement dans la caverne, elle n'hésita plus. Saisissant la queue de l'animal qui passait tout près,

elle invoqua le secours d'Allah et se laissa entraîner. De temps en temps elle plongeait dans l'un de ces grands trous qu'on appelle « marmite de géants » et se sentait projetée de nouveau en avant avec une force prodigieuse. Au centre des gorges, un peu en amont des bains de Salah Bey où le torrent s'engouffrait avec un mugissement assourdissant, un gros figuier tendait ses branches. Azziza s'y agrippa et, lâchant la queue de l'âne, se hissa sur une roche en palier. Elle était sauvée.

Rentrée dans la maison de son père où on l'avait cru morte depuis longtemps, elle conta son étrange aventure. La police beylicale fut avertie et, à la décrue des eaux, une troupe de janissaires alla cerner le repaire d'Ali. Lorsqu'il s'y aventura pour voir ce qu'était devenue sa petite épouse, il fut appréhendé sans difficulté. La justice du bey fut prompte et expéditive : le soir du même jour, Ali fut conduit au sommet du Kef Chekora d'où, en implorant dans un grand cri la miséricorde d'Allah, il se précipita lui-même dans l'abîme



— Idylle dans les Gorges —

— I —

Si des effluves manifestement maléfiques émanent de l'abîme du Rhumel, l'objectivité qui est la loi de tout historien consciencieux nous impose de constater que, pour certains privilégiés du destin, assez rares malheureusement, il peut aussi se dégager des gorges un fluide émotionnel bénéfique, ainsi que le prouve le récit contemporain et véridique qui suit :

Il y a quelques années — la discrétion oblige de ne pas préciser l'époque et d'affubler les héros de l'aventure de noms fictifs — l'auteur de ces lignes eut comme collègue de lettres et ami un jeune métropolitain — appelons-le Armand — que sa nomination à Constantine avait quelque peu dépaycé. Armand (taille un peu au-dessous de la moyenne mais bien proportionnée, traits fins et avenants) était une nature charmante. Emotif, (peut-être un peu trop) plein d'enthousiasme, il était poète à ses heures. Il manquait par contre d'expérience dans le domaine sentimental, ce qui le prédisposait aux désillusions comme aussi aux grands chocs passionnels.

Ce qui devait arriver survint avec la soudaineté et la violence d'un cataclysme sismique : Un coup de foudre rendit ce brave Armand amoureux fou d'une collègue de mathématiques qui, un jour, s'installa en face de lui à une table de restaurant fréquentée par une joyeuse équipe de copains presque tous eux-aussi universitaires.

Adrienne — la cause inconsciente du cataclysme — était une jeune fille d'un physique fort avantageux et qui, à ses brillants succès aux examens, en ajoutait beaucoup d'autres dans le domaine sentimental. Mais, avec une fermeté désespérante, elle affectait de ne pas s'en rendre compte.

« Beauté frigide, mais quel beau brin de fille », disaient, avec de mélancoliques regrets, les uns ;

« Quel morceau de roi », jugeaient les gourmets. Et Adrienne se vit bientôt entourée d'un groupe compact d'admirateurs et soupirants. Quand elle était en retard, l'on discutait ferme des diverses méthodes de conquête les plus éprouvées. Richard — un grand costaud surnommé « Cœur de Lion » — très fier de ses épaules taillées en armoire à glace, le verbe abondant et truculent, voulut attaquer le premier. Il se disait partisan résolu de la méthode forte, c'est-à-dire de la surprise brusquée.

— Avec les femmes, c'est la seule méthode sûre, au moins neuf fois sur dix, affirmait-il. Mais il dut avouer qu'un soir, alors qu'il serrait la proie de près, celle-ci lui avait claqué sa porte au nez, et encore autre chose sur la joue, mais nous ne devions l'apprendre qu'un peu plus tard par une amie d'Adrienne sans doute un peu jalouse de voir les hommages masculins s'égarer toujours sur autrui.

Quant au pauvre Armand, il commença à donner des inquiétudes sérieuses : Il se montra de plus en plus taciturne, rêveur et distrait, ce qui lui valut quelques incidents dans son activité de professeur. Les jeunes, malgré toute la sympathie qu'ils méritent dans l'ensemble, sont, com-

me on sait, sans pitié pour les petites faiblesses humaines de leurs dompteurs, fussent-ils les plus appréciés des maîtres.

Un soir, à son tour, Armand m'avoua son insuccès total auprès d'Adrienne. Elle avait accueilli sa déclaration avec froideur en disant :

« Mais qu'avez-vous donc tous à me faire la cour ! On ne peut donc pas vivre en bons camarades ! ».

Est-ce à la suite de cette initiative malchanceuse de son vis-à-vis que la belle déserta notre table ? La consternation fut générale. Adrienne revint pourtant et chacun accepta avec résignation ce qui semblait une fatalité inéluctable : Adrienne était une frigide, un glaçon, un chardon dès que l'on ébauchait des attitudes dépassant la bonne canaraderie.

A cette fatalité, Armand seul ne voulut ou ne put se résigner. Il parlait peu, paraissait gauche et devant Adrienne, déplorablement dépourvu d'esprit. Il s'oublia même jusqu'à plagier les plus échevelés de ses auteurs romantiques, mais ne trouva pas le courage de mettre ses vers sous les yeux de l'adorée. Et cela valait sans doute mieux, car ils étaient truffés de points d'exclamation, d'« Ah » et d'« Oh » bien trop nombreux pour trouver un écho auprès d'une jeune fille contemporaine professant les sciences exactes et sans doute, comme toute la génération montante, plus férue de sports et d'action qu'accessible aux sentimentalités.

Armand cultiva donc en solitaire égotant sa passion comme une fleur rare et vénimeuse de forme étrange et au parfum enivrant. Au restaurant, il se bornait à admirer l'adorée, silencieux et rougissant quand elle lui demandait de passer le pain ou la moutarde. Pauvre Armand !

— II —

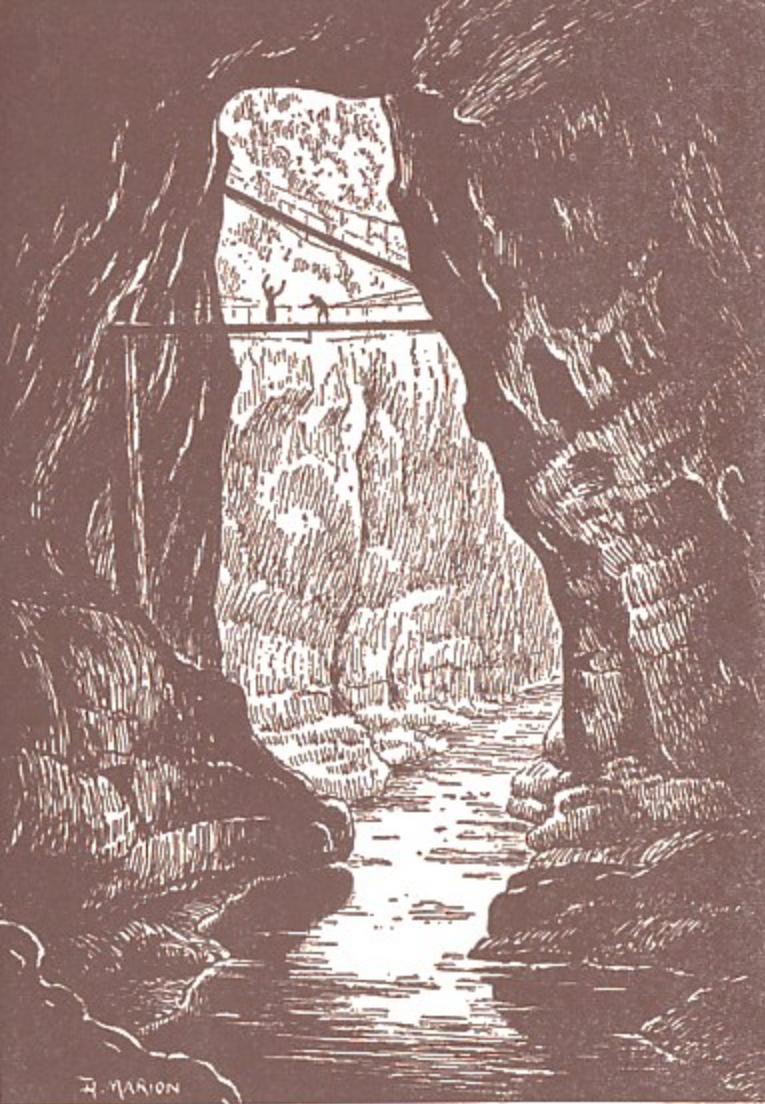
Un jour, quelqu'un proposa une promenade dans les gorges du Rhumel. Adrienne accepta avec empressement d'être de la partie, ce dont Armand se montra joyeux comme un collégien. Il n'avait pas tort, car, le hasard voulut que le dimanche après-midi prévu pour l'excursion, il devait y avoir un match de football qui promettait d'être sensationnel, si bien que mon jeune ami et Adrienne se trouvèrent seuls au rendez-vous fixé à l'entrée des gorges.

Armand tremblait de voir arriver encore l'un ou l'autre des participants prévus. Il n'en vint aucun. Adrienne semblait nerveuse et indécise. Allait-elle renoncer à la promenade pour ne pas être seule avec Armand ? Redoutait-elle, ou bien, dans le tréfonds obscur de sa subconscience, souhaitait-elle aussi ce tête-à-tête ? Qui peut se flatter d'être initié à tous les mystères de l'éternel, subtil et illogique féminin ?

Ce qui déclencha la décision d'Adrienne, ce fut, apparemment, l'attrait des gorges dont Armand lui vantait les merveilles avec un lyrisme contagieux.

A pas lents, le couple s'engagea donc enfin dans l'escalier de descente au-dessous du Pont de Sidi Rached. Armand tremblait de joie. Adrienne, non sans un dernier regard en arrière pour voir si quelque compagnon supplémentaire ne survenait pas in extremis, le suivit d'un pas hésitant mais acceptant déjà obscurément la fatalité qui décidait pour elle.

Même pour des fins sentimentales, c'est, dans certains cas, un sérieux avantage de connaître l'histoire locale, à condition, bien entendu, de savoir la conter agréablement.



H. MARION

Heureusement pour lui, mon brave Armand était descendu avec moi dans les gorges à plusieurs reprises. Il connaissait donc toute leur histoire et toutes les légendes, y compris celles qui font courir des frissons sur l'échine des visiteurs et surtout des visiteuse novices.

Ce dimanche-là, le printemps bourgeonnait sur tous les arbustes tapissant les paliers et même les crevasses des parois de l'abîme. Il faisait un peu lourd et il y avait dans l'air je ne sais quoi d'émollient et de subtilement voluptueux. Les fleurs déjà écloses répandaient généreusement leurs parfums les plus capiteux. Des oiseaux chantaient dans les recoins des rochers qu'un soleil éclatant paraît de sourires accueillants et complices. L'ambiance, en un mot, était idéale.

En progressant à pas lents sur le Chemin des Touristes, Adrienne devenait rêveuse. La sauvagerie pittoresque du site la surprenait et la ravissait. Armand parlait d'abondance, expliquait tout en connaisseur averti des moindres détails et se trouvait une verve poétique qui devait, pensait-il, produire ses effets. Adrienne ne disait presque rien, mais lorsque son compagnon, d'habitude peu casse-cou, risqua de se rompre les os pour aller lui cueillir des fleurs au bord de l'abîme, elle le remercia avec un sourire délicieusement spontané, pour, hélas, retrouver sa froideur réservée et distante qui lui était habituelle.

Le couple descendit aux Bains de César où l'on admira longuement le jeu des cascades et la hauteur vertigineuse des falaises, pendant qu'Armand — en historien averti — parlait de Salah Bey et de sa favorite chrétienne dont il décrivait les charmes (que personne d'autre que le seigneur et maître n'avait pourtant pu connaître) avec une imagination de connaisseur documenté, il est vrai, par les « Fleurs du mal » de Baudelaire dont il ne manqua pas de citer fort à propos quelques vers.

Mais Adrienne restait désespérément muette. A quoi pensait-elle ? Appréciait-elle ou désapprouvait-elle la verve et les empressements de son compagnon ? Dans une inquiétude naissante, Armand se demanda s'il ne serait pas préférable de se taire, ou encore d'essayer franchement l'effet de quelque bonne histoire plus ou moins gauloise afin de sortir Adrienne de sa rêverie dont il cherchait vainement à percer le mystère.

En remontant des Bains de César, après avoir daigné accepter la main secourable de son compagnon pour regagner le chemin des touristes, elle prit même délibérément les devants, ce qui permit du moins à Armand d'admirer à loisir la finesse des chevilles de la belle et de détailler aussi la sveltesse racée de la ligne, avantages qui, depuis des mois, meublaient ses rêves d'amoureux, hélas, totalement dépourvus d'espoirs plus concrets.

L'on arriva ainsi aux grandes voûtes, Adrienne toujours aussi distante, Armand de plus en plus inquiet de voir déjà la moitié du chemin parcouru sans avoir atteint le moindre résultat. Déjà il se demandait — le malheureux ! — s'il ne devait pas profiter de ces minutes si précieuses qui lui semblaient avoir une valeur d'éternité, pour tenter une démarche désespérée, dire son désarroi, sa souffrance, plaider la compassion et la pitié, ou risquer même, de but en blanc, la demande en mariage.

Il fallait pourtant qu'il se passe quelque chose ! Il fallait oser, agir, essayer même, en désespoir de cause, la méthode forte préconisée par « Cœur de Lion ».

Mais rien de tout cela ne pouvait être tenté pour le moment car l'on était arrivé devant la logette du gardien qui délivrait les tickets de visite et vendait des cartes postales ainsi que divers souvenirs. Armand jugea indispensable d'offrir à sa compagne une petite monnaie romaine et un

joli fragment de stalactite. Elle remercia gentiment, mais lorsqu'il eut enfin touché ce qu'il lui revenait du gros billet donné en paiement, Adrienne s'apprêtait déjà à franchir l'abîme sur la passerelle suspendue dont l'étroitesse s'opposait encore à toute entreprise.

— Quelle merveille ! s'exclama la jeune fille, et quelle sauvagerie ! C'est absolument fantastique et si insoupçonné d'en haut. Je suis ravie, ravie !

Armand, lui, était désespéré. Ses lèvres tremblaient, mais restaient closes. Pourquoi n'avoir pas pris sa décision quelques instants plus tôt ! Adrienne ne semblait même plus s'apercevoir de sa présence. Il maudissait toute cette grandiose sauvagerie qui semblait accaparer Adrienne si totalement que toute déclaration de sa part à lui, et plus encore tout geste osé, ne pouvait que provoquer une catastrophe peut-être même sous la forme d'une gifle comme celle encaissée par « Cœur de Lion » lors de sa tentative brusquée.

Déjà Armand se demandait s'il ne devait pas, là, sous les yeux de la belle, se jeter dans le vide. Devant son corps brisé et sanglant, Adrienne serait bien obligée de sortir de sa réserve. Elle ne pourrait décemment se refuser à verser quelques larmes, et, qui sait ? si par hasard il survivait, ne compatirait-elle pas spontanément à sa passion si grande, si noble, si absolue, si irrésistible et plus forte que la mort !

Adrienne, se doutait-elle tout de même un peu de l'ouragan passionnel qui ravageait l'âme de son compagnon ? Il ne semblait pas, car déjà elle s'engageait dans l'escalier de descente creusé dans la roche de la rive droite — Armand se résigna à la suivre.

C'est encore raté — se dit-il, le cœur débordant du plus noir découragement. Avec un regard nostalgique dans le fond de cet abîme dantesque qui l'eut délivré de ses tourments, il s'engagea lui aussi dans l'escalier au-dessus duquel il lui semblait lire en lettres flamboyantes la fameuse devise de l'« Enfer » de Dante : Vous qui entrez ici, laissez toute espérance !

Pourtant, dans l'escalier tournant, Adrienne l'attendait. Après la montée, et surtout les émotions sur la passerelle, le jeune homme éprouvait dans ces ténèbres au sein de la roche une désagréable impression de fraîcheur glaciale.

Machinalement il s'épongea le front baigné de sueur, lorsqu'il se sentit soudain agrippé par deux mains fiévreuses semblant fouiller l'obscurité et, sur sa bouche, des lèvres ardentes qui ne se détachèrent des siennes qu'au moment où la lumière du jour monta du seuil inférieur de l'escalier.

Malgré sa surprise et sa joie délirante, Armand eut la présence d'esprit de reprendre un air détaché et naturel. Ses yeux seuls trahissaient son émotion intense.

— Je ne sais pas ce qu'il m'a pris — dit Adrienne avec un sourire à la fois candide et tendre — dans cet escalier en colimaçon, j'ai senti la tête me tourner et j'ai eu peur tout à coup, comme ça, sans savoir pourquoi. C'est bête, n'est-ce pas !

Mais le sourire qui accompagnait ces mots, Armand le trouva si différent de tous ceux dont on l'avait — avec une si sage parcimonie — gratifié jusqu'alors, qu'il comprit qu'il venait de se passer en elle quelque chose de grave. Adrienne avait reçu un choc, le fameux choc dont il avait, au hasard de la lecture d'un traité de psychanalyse freudienne, trouvé la description scientifique. Cela existait donc et il jugea que c'était

une invention prodigieuse. Mais ce choc, par quoi avait-il bien pu être déclenché chez Adrienne ?

Celle-ci lui suggéra elle-même la réponse.

— Que c'est beau ! Dit-elle dans un recueillement ravi, le regard perdu dans l'ombre mystérieuse des immenses voûtes, je me sens, comme on dit, « tout chose ! »

A pas lents et hésitants, comme en un rêve qui semblait trop beau à Armand pour durer, ils avancèrent tous deux le long de la paroi. De la main d'Adrienne délicieusement consentante passait une douce chaleur dans celle de son compagnon. La joie d'Armand fut si intense qu'elle fusa en un cri longuement répercuté par les voûtes et auquel se mêla aussitôt la voix cristalline d'Adrienne. Ce concours joyeux de cris et de rires chassa de leurs nids des nuées de pigeons sauvages et de carnassiers. Il ne prit fin que sur un banc près de la fontaine pétrifiante où l'on s'arrêta pour admirer, tout en se tenant les mains, le jeu de la cascade tombant de la voûte en éparpillant une poussière de diamants sur les blocs de rocher éboulés dans le torrent.

— C'est un grand jour, dit Armand, les djennoun de l'abîme nous veulent du bien, ils ont déclenché, pour nous tout seuls, les grandes eaux de leur palais souterrain.

Puis, avec une volubilité fiévreuse, le jeune homme se mit à conter la légende de Sidi Mohammed Ben Maklouf, l'ermite des gorges, et de son serpent ravitailleur dont on voyait la caverne juste en face sous la voûte. Il parla de mystérieux souterrains creusés dans la paroi abrupte et bouchés de murs déjà anciens.

Il conta longuement, en ajoutant force détails puisés dans sa seule imagination, la tragédie de la reine Sophonisbe inhumée peut-être là, quelque part dans un caveau secret et recelant de fabuleux trésors. Il s'apitoya sur le sort de l'infortunée fille d'Asdrubal, la plaignant d'avoir été livrée si jeune à un époux si vieux et d'avoir été frustrée des joies de l'amour par un deuxième mari moins vieux, mais déplorablement dépourvu de sensibilité et de tendresse puisqu'il l'obligea à vider une coupe de poison pour ne pas devoir la livrer aux Romains.

Adrienne écoutait en silence cet interminable récit. Lorsque, d'un geste hésitant, Armand allait lui prendre la main, il lui semblait que sa collègue était redevenue plus distante et qu'une réticence fâcheuse neutralisait ses réactions tout à l'heure si spontanées.

Que se passait-il derrière la noble courbe de ce front d'intellectuelle et par surcroît de mathématicienne ?

A l'occasion d'autres contacts féminins moins poussés, mais suffisamment révélateurs, Armand avait bien constaté que le problème amoureux comportait certaines inconnues avec ces « femmes savantes » fières de l'égalité conquise sur les plans social et intellectuel en face de représentants de l'autre sexe trop enclins à croire à la persistance de privilèges ataviques et usurpés ainsi que s'applique à le démontrer la philosophe et romancière Simone de Beauvoir dans un traité en deux gros volumes sur le « Deuxième Sexe ».

Si le jeune soupirant un peu inquiet avait pu lire dans la pensée d'Adrienne, il aurait été plutôt rassuré en y trouvant ceci :

Il est charmant, certes, le jeune collègue de lettres, charmant et si naïf que c'est peut-être cette délicieuse candeur d'enfant si éloignée de la grossièreté balourde de « Cœur de Lion » qui me plaît le plus en lui. Ce

doit être facile de faire de lui ce que je voudrais exactement, car, ce qu'il me faut, à moi, ce n'est pas un maître. Armand, est-il le grand amour qui m'est destiné, l'âme-sœur, l'unique, la vraie ?.. Peut-être !.. Je sens même que c'est plutôt oui que non !.. Mais pourquoi, après ce que j'ai osé tout à l'heure, Armand s'obstine-t-il à me parler de vieilles pierres, de vieillards ermites, de serpents ravitailleurs et de belles jeunes reines mortes, alors que je suis là, à sa portée, bien vivante et bien décidée à ne pas me priver de ce dont fut frustrée cette Sophonisbe... Le moment présent que nous vivons nous-mêmes, n'est-il pas assez riche avec ce qu'il vient de nous arriver de merveilleux pour qu'Armand oublie le passé et tout le reste pour me faire un peu oublier à moi mes mathématiques en me serrant bien fort dans ses bras et en m'embrassant alors que j'en ai tant envie !..

Absorbés l'un et l'autre par leurs méditations profondes, ni Armand ni Adrienne ne s'étaient aperçus que les ombres fraîches du soir s'épaississaient au fond des gorges. Déjà du haut des voûtes, de grosses chauves-souris s'élançaient dans le vide, brassant l'air de leurs ailes noires et silencieuses.

— Mon Dieu, voilà la nuit ! s'écria Adrienne en se levant brusquement. Venez, il est grand temps de rentrer !

Et tout en poursuivant leurs pensées, les deux amoureux, d'un pas accéléré, s'orientèrent vers la sortie de l'abîme. Ils ne se doutaient pas, ni l'un ni l'autre, que cette mémorable journée, malgré la nuit tombante, leur réservait encore d'autres péripéties où Adrienne à son tour devait voir ses intimes désirs miraculeusement réalisés.

Ce n'est pas que dans les contes de fées ou des Mille et une Nuits que le merveilleux joue un rôle de premier plan. La vie quotidienne d'aujourd'hui, si l'on se donne la peine de l'observer d'un peu plus près, n'en est pas dépourvue. Il ne s'agit pas des créations prodigieuses de la technique moderne, mais de ce que nous appelons les hasards intervenant dans notre vie d'une façon parfois si étrange que l'on croirait volontiers que la comédie humaine se joue dans un immense Théâtre de poupées articulées où six bonnes fées bienveillantes — contre une seule méchante Carabosse — manœuvrent les fils.

Déterminé par un hasard apparemment bien banal, voici donc ce qu'il advint encore à nos deux amoureux :

Lorsque l'excursion dans les gorges avait été décidée, l'on avait bien recommandé de choisir des chaussures de fatigue, certains secteurs du chemin comportant des difficultés. Adrienne, par coquetterie ou par simple oubli, ne s'était pas conformée à ces instructions et portait sa chaussure de dimanche à hauts talons Louis XV, de sorte que, lorsqu'il s'agit de descendre vers le Pont des Chutes sur un sentier malaisé, tortueux et hérissé de pierraille, elle se mit à glisser et, si Armand prompt comme l'éclair ne l'avait pas retenue d'une poigne de fer à moins d'un mètre de l'abîme, la chute mortelle était inévitable.

Un long moment, Adrienne serra son visage livide et ruisselant de larmes sur la poitrine d'Armand qui, bien que tremblant encore lui-même de frayeur, faisait de son mieux pour la calmer avec les paroles et les gestes les plus tendres.

Heureusement il y avait eu plus d'émotion que de dégâts. Ceux-ci se bornaient à quelques éraflures superficielles des chevilles et une déchirure dans le bas de la jupe. Par contre l'un des talons de la chaussure — cause première de la glissade fatale — avait été complètement arra-

ché. D'où il résulta que poursuivre la descente dans l'obscurité croissante sur le sentier semé d'obstacles devenait impossible à Adrienne.

Qui aurait osé imaginer pareille conclusion de cette randonnée commencée avec tant de distante réserve entre les deux participants ?

C'est portée dans les bras d'Armand comme une enfant et avec une tendresse émerveillée, joue contre joue et enfin lèvres fermement jointes, qu'Adrienne — après une descente fort difficile mais prolongée à dessein par Armand — termina sur le Pont des Chutes sa mémorable périgrination à travers les gorges.

Les dernières lueurs du couchant rougeoyaient encore autour de la tête grimaçante du Kef Chekora. Mais Armand ne se soucia pas d'en raconter à Adrienne la sinistre histoire. Là où la joie de vivre exalte les cœurs et les corps, il n'y a pas de place pour les spectres de la mort. Comme un voyageur assoiffé et longtemps égaré dans le désert, ses lèvres buvaient avidement l'ivresse d'aimer à celles d'Adrienne, tout en lisant dans les yeux rayonnants de sa compagne un bonheur partagé devenu certitude.

Lorsqu'il dut enfin laisser son doux fardeau reprendre contact avec le sol, il faisait nuit noire. Le front de l'heureux porteur ruisselait de sueur et ses bras enkylosés pendaient inertes, mais malgré le gros effort fourni, il se sentait transporté par un dynamisme si prodigieux qu'après la conquête d'Adrienne aucun exploit héroïque ne lui semblait irréalisable, fussent les dix travaux d'Hercule, et, s'il l'avait fallu, il aurait porté jusqu'au bout du monde le précieux fardeau qui était devenu son bien.

— III —

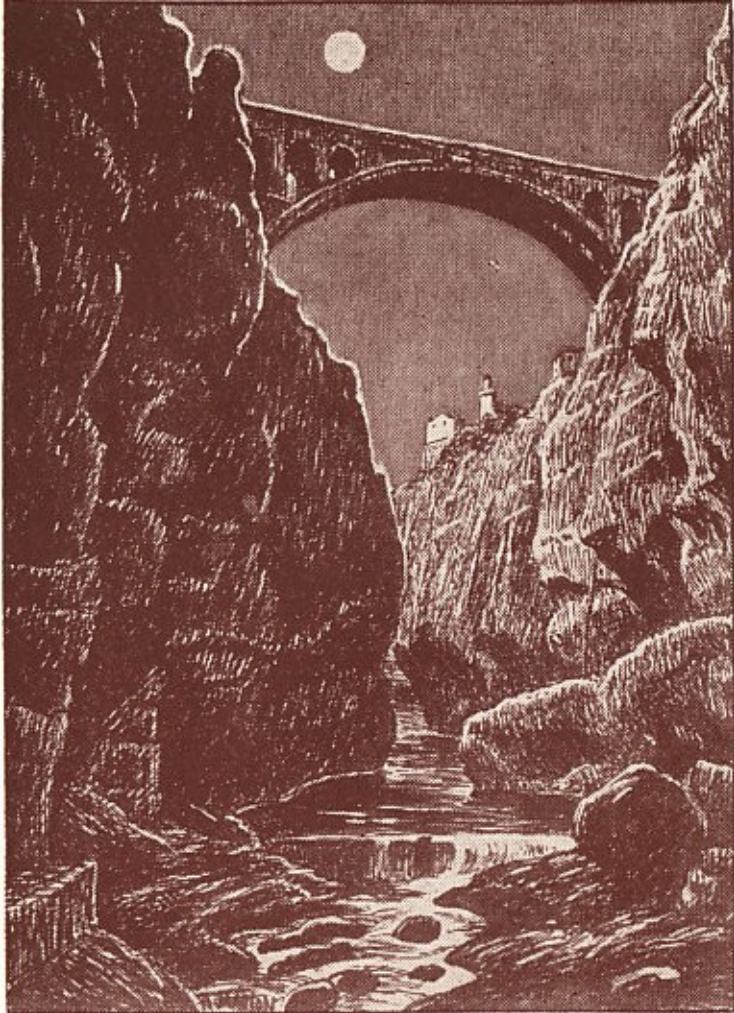
De tous les chefs-d'œuvre de l'homme, un grand amour partagé est la création la plus rare, la plus précieuse et la plus difficile parce qu'il faut être deux pour la réaliser. Le plus précieux effet de la beauté — que ce soit celle du corps humain ou celle de certains sites de la nature créée par Dieu — c'est d'exalter l'esprit et les sens. Sans le grandiose et merveilleux décor des gorges du Rhumel à Constantine, Armand et Adrienne ne seraient peut-être pas aujourd'hui un couple parfait qui, depuis des années, savoure un bonheur sans nuages dans quelque ville de France.

Dans un coin bien choisi de leur home, le visiteur peut admirer une grande photographie des gorges et, au-dessous, sur une petite étagère en style berbère, une chaussure Louis XV sans talon, ainsi qu'une petite monnaie romaine et un fragment de stalactites, souvenirs précieux dont l'on aime conter l'histoire aux familiers de la maison.

Si le hasard met ce récit de leur aventure — que mon jeune ami n'avait pas manqué de me conter — sous leurs yeux, Armand et Adrienne ne pourront être qu'agréablement surpris, car bien souvent leurs pensées s'envolent vers ce bon vieux Rocher constantinois et ses abîmes mystérieux où s'est noué leur destin.

Au beau milieu du siècle de l'énergie atomique, de la télévision et de l'électronique il y a encore place pour d'authentiques contes de fées ou des Mille et une Nuits.





Clair de lune dans les gorges au-dessous du pont de Sidi-Rached.

CLAIR DE LUNE AU FOND DES GORGES

Rares sont les privilégiés qui ont eu l'occasion — et le courage — de s'aventurer dans l'étrange monde souterrain des gorges la nuit par un beau clair de lune.

Ceux qui veulent tenter cet exploit doivent ne pas redouter les fantômes, se munir de bonnes lampes électriques et, s'ils ne sont pas des habitués très familiers des lieux, se procurer un bon guide.

Mais quelles sensations inoubliables ménage la descente dans cet univers dantesque que l'on aborde presque comme une autre planète perdue dans l'espace bien loin de la grande cité de 145.000 habitants qui, toutes rumeurs suspendues, dort paisiblement au-dessus de vous !

Nous descendons les gradins du Chemin des Touristes en face de la mosquée de Sidi Rached, joli bijou architectural serti de lune et dont le minaret se dresse comme un phare sur le promontoire du vieux Rocher.

Frissonnants d'attente comme devant l'initiation à quelque mystère orphique, nous voici engagés dans l'entrée des gorges que les pinceaux lumineux de nos lampes explorent.

Les profils des rochers, déjà fantastiques en plein jour, prennent des proportions démesurées, hal-lucinantes.

Dans le grand silence des choses l'on entend mystérieusement chuchoter les eaux du Rhumel qui, sous les rayons de la lune, scintillent, bien que boueuses, comme des coulées de vif argent.

La moindre petite pierre, même les gouttes qui tombent d'en haut, éveillent des échos longuement répercutés.

L'ombre semble s'animer : Des ailes noires et silencieuses brassent la nuit où les rapaces fonce-tent sur des proies qui agonisent avec des cris perçants.

Les piles des ponts romains, massives comme le roc, semblent posées là pour l'éternité... Où sont les foules joyeuses qu'elles entendent passer jadis dans des rumeurs de fête et de spectacle !

VOICI les Bains de César. Le clair de lune joue dans les vapeurs irisées des cascades qui harmonisent le silence de leur voix argentée.

Celle-ci semble raconter les heures d'heureuse détente que vint savourer ici Salah Bey avec sa belle favorite chrétienne qu'un jour il poignarda par amour afin de lier à jamais son destin au sien.

Ce souffle qui passe dans le feuillage des figuiers et des sureaux en fleurs, est-il chargé des soupirs que viennent exhiler ici — quand le monde des vivants s'est assoupi — les âmes nostalgiques des deux amoureux tragiques ?

L'entrée de la grande voûte paraît terrifiante au-dessus du gouffre plein d'ombre. Chaque pas, chaque mot éveille l'écho des profondeurs sonores de la gigantesque cathédrale souterraine où, comme dans un sanctuaire, instinctivement nos voix humaines s'éteignent.

Alors, dans le silence qui retombe lourdement, l'on croit percevoir un murmure confus, comme les plaintes d'une multitude d'âmes errantes et lointaines. Est-ce la légion pitoyable des suicidés, des victimes assassinées, des guerriers morts au combat ? Leurs spectres semblent flotter au ras de l'eau, les mains agrippées aux rocs noirs comme pour échapper au néant.

Soudain, de ces murmures plaintifs, une voix se dégage. Est-ce l'un de nous qui pense tout haut ? Elle semble pourtant descendre de la voûte où bée la caverne de Sidi Ali Ben Makhlouf, le saint ermite des gorges.

— Que les hommes se rappellent qu'ils sont tous frères ! Alors le sang des guerriers cessera d'arbruer la terre fertile. Les sources de la misère et des larmes se tariront quand tous les hommes se sentiront frères !

Et l'écho répercute longuement — les hommes frères - frères - frères !.

Spontanément, dans cette ambiance dantesque, surgissent les ombres d'autres personnages de l'histoire constantinoise dont l'un ou l'autre dort peut-être avec ses trésors dans quelque souterrain s'ouvrant là dans la paroi.

AU-dessous des orifices béants dans la grande voûte, c'est la vision fantastique de la trame vacillante et translucide d'une cascade qui, tombant toute droite dans le clair de lune, prend l'aspect d'une draperie de diamants parant quelque palais des « Mille et une Nuits ».

En aval de l'arc naturel dont le massif cintre aérien prend sous la lune des proportions gigantesques, des blocs informes parsè-

ment le lit du fleuve au pied du Kef Chekora de sinistre mémoire. Ne seraient-ils pas des sacs noirs qu'agitent les derniers soubresauts de pauvres corps brisés ?

Le disque de la lune s'arrondit enfin dans l'immensité du ciel fourmillant d'étoiles qui nous regardent du fond incommensurable des âges et de l'espace cosmiques.

Vertigineuses comme les murs d'une forteresse de titans, les falaises du Rocher profilent l'ombre de leurs crêtes déchiquetées au-dessus du scintillement argenté de la grande cascade.

Après la double nuit et le silence sépulcral des gorges, voici enfin un bruit vivant, un bavardage familier auquel nous n'hésitons plus à mêler de vive voix les impressions de notre descente dans le royaume des ombres.

Tout là-haut, le clignotement amical des lumières de la cité du Rocher nous accueille.

Nous retrouvons la lumière, même si ce n'est pas encore celle du jour, et les hommes vivants, même s'ils dorment encore !

D'un coup de baguette magique, le monde des réalités vivantes nous délivre de celui des fantômes d'où nous remontons.

CET univers sombré dans l'abîme des millénaires passés, nous avons essayé dans cette longue épopée des gorges du Rhumel, de le faire revivre depuis les temps géologiques jusqu'à nos jours.

Que les illustres ombres évoquées pardonnent à ma muse d'avoir troublé leur sommeil. Elles pardonneront sans doute d'autant plus volontiers que le but poursuivi était élevé et utile : animer la joie de vivre et consolider la confiance des Constantinois d'aujourd'hui dans leurs destinées futures.



Au-dessous de la grande voûte, côté aval.



Au-dessous de la grande voûte, côté amont.



La cascade sous la grande voûte pendant la saison pluvieuse



Au-dessous de l'arc naturel — Au fond, le Pont des Chutes